

Jacques Cortès  
Professeur émérite  
Président du GERFLINT

### PLAIDOYER POUR L'ÉCRIT

La naissance de la revue *Synergies Mexique* est un événement à la fois prestigieux et émouvant comme le sont toutes les naissances en général, et tout particulièrement celles que nous célébrons chaque année au GERFLINT pour accueillir de nouvelles équipes. Ce sera le cas, cette année, avec la Corée du Sud, la Croatie, l'Argentine et le Mexique. Nous sommes honorés de nouer des liens scientifiques avec ce grand pays qu'est le Mexique et nous donnerons le meilleur de nous-mêmes pour être dignes de la confiance qu'il place en nous en se fondant sans doute sur l'expérience acquise par notre Groupe en 12 années d'existence, vaste pré-enquête internationale dont les résultats, toujours révisables, lui permettent aujourd'hui de jouer auprès de tous ses membres, anciens et nouveaux, un rôle de conseiller (que j'espère) avisé.

Créer une revue scientifique nouvelle, en effet, est une entreprise délicate et exigeante parce que soumise à l'obligation de respect d'une foule de conditions et contraintes locales très spécifiques, mais aussi parce qu'au-delà de ces dernières, il faut trouver le ton juste pour dialoguer avec des interlocuteurs d'évidence ouverts au dialogue des cultures, mais dont les valeurs sur bien des points peuvent notablement différer. La finalité suprême est donc une confrontation d'idées qui ne doit pas tourner au dialogue de sourds.

Partir de telles prémisses, c'est admettre implicitement qu'il n'est pas possible de fermer à double tour la porte des échanges pour rester douillettement confiné dans la quiétude d'une sorte de discours s'apparentant un peu au soliloque comme l'indique l'expression collective « parler d'une seule voix »<sup>1</sup> qui, par certains côtés, peut se révéler bien déplaisante. Il faut donc, franchissant quelques frontières, s'en aller un peu à l'aventure. Et cela comporte toujours une part de risque, d'incertitude et même d'erreur, celle notamment que nous enseigne le mythe charmant mais à proscrire d'Écho et de Narcisse, ce dernier s'étant révélé incapable de voir dans l'autre une autre image que la sienne et de n'entendre, sortant de la bouche d'autrui, un autre langage que le sien.

Dès lors, considérer que l'expérience acquise serait transférable telle quelle sous la forme de techniques de travail prêtes à l'emploi est donc exclu. Rien, en effet, n'est plus dangereux pour la vitalité de notre petit monde, que la volonté (délirante hélas) de lui appliquer les mauvaises recettes unificatrices dont la « globalisation » démontre chaque jour l'inanité. Les pays de la planète sont divers et variés. Richesse inattaquable.



Leur offrir des possibilités d'échanges sans tentative de déracinement des valeurs dont ils se réclament et des moyens d'expression dont ils disposent, c'est leur donner enfin le temps, hors toute tentative d'aliénation, de se comprendre et de s'accepter mutuellement comme des interlocuteurs valables. L'évolution des mentalités, en effet, éminemment souhaitable, ne peut être que le résultat toujours fugace d'une lente et progressive maturation. L'idée moderne d'inachèvement<sup>2</sup> de toute œuvre complexe est donc intrinsèquement liée à l'existence même d'une revue scientifique chargée d'enregistrer les avancées, croyances, certitudes et évidences transitoires prônées par une « Ecole » de pensée tout à fait respectable, mais aussi d'accepter contradictoirement toutes les craintes et doutes formulés par la critique adverse<sup>3</sup>.

Une revue, on le voit bien, est donc par excellence un lieu de dialogue, c'est-à-dire un lieu d'affrontement. Il ne faut pas se voiler la face sur une telle réalité car ce serait du même coup refuser la dimension scientifique que l'on prétend atteindre. Ainsi conçue, elle s'élève donc à la dignité d'un véritable observatoire de la pensée scientifique dans son évolution permanente au fil du temps. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », l'idée d'Anaxagore transformée en un célèbre aphorisme par Lavoisier, conserve, depuis 2500 ans, une complète pertinence.

Mais une revue n'est pas qu'un observatoire ou une médiathèque de la connaissance en gestation continue. C'est aussi un véritable laboratoire de formation universitaire à l'écrit scientifique. Très paradoxalement, en effet, cette question est à la fois sanctifiée et marginalisée par l'université. Observons d'abord qu'elle est plus ou moins occultée en raison de la brièveté du temps dont dispose un enseignant pour traiter le programme semestriel global dont il a la responsabilité. Argument tout à fait légitime mais auquel s'ajoute un certain état d'esprit dont on se défend assez mollement : on considère souvent, en effet, qu'un chercheur ne doit pas déroger dans la pédagogie. Cela est tellement vrai que les instances nationales d'évaluation, surtout en France, ne fondent essentiellement les qualifications accordées que sur le nombre de publications et la notoriété des lieux qui les éditent et les diffusent.

Paradoxe complet : on sacralise l'écrit mais on ne l'enseigne pas vraiment, du moins si l'on tient pour mineures les observations elliptiques et les commentaires (*verba volant*) accompagnant les notes chiffrées attribuées aux activités pratiques : dissertations et exposés. Le rôle formateur en (et de l') écriture est donc toujours délégué en grande partie aux revues qui sont indiscutablement le complément sinon suffisant, du moins nécessaire des cours, séminaire et lectures personnelles du chercheur, quel que soit son niveau. Disons-le clairement : toute équipe de recherche doit donc être prolongée, enrichie, embellie, fécondée, fertilisée, illustrée, rehaussée, légitimée par une revue ouverte à l'observation scientifique personnalisée, donc à l'activité polémique personnelle qui est à la science ce que l'érudition, le talent oratoire et la clarté sont au discours magistral.

A la base de toute évolution, même en ces temps où l'abondance, la diversité et les performances toujours plus envahissantes, abusives même des techniques modernes d'accès à l'information bouleversent toutes les méthodes de travail, pourquoi privilégier encore la compétence d'écriture ? Simplement parce qu'en ces temps de fringale techniciste - dont on comprend bien la nécessité - l'écrit reste l'art de la patience, de l'approfondissement, de la recherche d'un accord profond entre les idées que nous

croyns solidement les nôtres alors que, confrontées à leur formulation sur le papier, elles ne parviennent plus, parfois, à nous convaincre nous-mêmes de leur validité. S'il est un moment où le doute nous assaille, c'est bien lorsque nous en arrivons à trouver nous-mêmes incohérent et superficiel ce que nous avons écrit. Tout un travail essentiel de correction, d'altération, d'amendement, de bouleversement, d'interversion, de remaniement, de rectification, d'amélioration, de restructuration, d'ajustement entraîne alors le scripteur qui prend la peine de se relire (de préférence à haute voix) dans une complète révision de sa pensée et c'est dans ce travail austère pour parvenir à donner une forme toujours plus satisfaisante à cette dernière que l'essentiel se met peu à peu en place sous trois formes complémentaires :

- d'abord au niveau de l'expression conceptuelle de l'argumentation (cohérence) ;
- ensuite au plan éthique par l'émondage consécutif de toutes les idées reçues (dogmatisme, communautarisme, repliement identitaire, préjugés, œillères, partialité, préventions, phobies...) ;
- enfin du point de vue esthétique et donc spirituel, dans la recherche d'un rythme d'écriture bien adapté au projet du texte à construire. D'où, inlassablement repris, un jeu subtil sur le choix des sonorités, des masses, des images et des figures, bref, de tout ce qu'Edgar Morin, inspiré par Montaigne et Baudelaire, exprime par la formule : « *l'essai, entre le coup de pinceau et le verbe* ».

Ce plaidoyer pour l'écriture n'est certainement pas limité aux quelques arguments que nous venons d'évoquer. Il y aurait encore beaucoup à dire sur les ouvertures que *Synergies Mexique* peut apporter :

- participation à la construction d'un espace latino-américain de l'enseignement supérieur ;
- diversification et renforcement des liens entre les chercheurs du monde entier via le « Programme mondial de diffusion scientifique en réseau » du GERFLINT ;
- ouverture à la complexité donc à l'interdisciplinarité ;
- défense d'un pluralisme tant linguistique que culturel.

Disons-le sans détour : l'écrit est la clé de voûte de toute formation scientifique. Simplifions un peu les choses en réduisant cette dernière à ses deux orientations officielles majeures :

- **Formation scientifique certificative** : affrontement d'une épreuve (dissertation, commentaire, mémoire ou thèse) permettant d'obtenir un diplôme à dominante écrite pour l'obtention d'un « brevet » officiel de compétence (L.M.D.) ou même d'un poste stable rémunéré dans le système éducatif d'un pays ;
- **Formation scientifique de notoriété** : essai (nécessaire mais rare) d'intervention personnelle dans le débat scientifique contemporain, *via* une publication officielle reconnue (revue ou collection). Il s'agit cette fois de marquer sa place non plus comme étudiant ou comme postulant à une fonction, mais comme spécialiste d'un domaine envisagé à partir d'une thématique choisie, enrichie d'une hypothèse qui est à sa manière une nouvelle synthèse opératoire<sup>4</sup>. Dans le meilleur des cas, on s'efforce, non plus simplement de reproduire le discours existant (*doxa*) au moment où l'on écrit (attitude suiviste de pure érudition<sup>5</sup>), mais d'en découvrir, avec les qualités et les mérites, les incertitudes et même les insuffisances, en vue de l'établissement d'une problématique de dépassement. Un tel discours, polémique, rationnel et plus ou moins subversif, est très exactement celui que conseillait fortement Gaston Bachelard<sup>6</sup>, le plus redoutable et poétique polémiste et épistémologue des années 30 du siècle précédent.

D'autres que moi auront certainement la possibilité d'alimenter abondamment ce débat nécessaire sur l'écrit mais on me pardonnera certainement le désir que j'ai éprouvé

d'ouvrir la voie à une discussion qui, pour la publication d'un numéro inaugural, m'a semblé purement et simplement une nécessité.

Je remercie très chaleureusement les Autorités mexicaines qui sont à l'origine de cette belle entreprise commune : Monsieur le Docteur José Narro Robles, Recteur de l'Université Nationale Autonome du Mexique, Madame le Docteur Alina Maria Signoret Dorcasberro, Directrice du Centre d'Enseignement de Langues Étrangères et le Docteur Béatrice Blin, Chef du Département de français, catalan et roumain. J'associe bien entendu à ces vœux de succès et à ces remerciements toute l'équipe qui, autour de Béatrice Blin, a mis au point le contenu du travail dont on appréciera, dans les pages qui suivent, la qualité prometteuse d'un long et bel avenir.

## Notes

<sup>1</sup> Comme l'indique aussi, dans *les Femmes savantes* de Molière (Acte 3, scène 2), la très fameuse affirmation d'Armande :

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages.  
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis.  
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.  
Nous chercherons partout à trouver à redire,  
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire.

<sup>2</sup> « il est nécessaire qu'on tienne compte, dans le domaine de l'éducation et de l'apprentissage, de la conscience de l'inachèvement. Pour que toute œuvre ou projet, au lieu de masquer ses limites les souligne ; cela ne veut pas dire qu'on relâche la discipline intellectuelle, mais qu'on inverse son sens en la vouant à la réalisation de l'œuvre dans l'inachèvement. L'achèvement d'une œuvre complexe doit non dissimuler son inachèvement, mais le révéler ». Edgar Morin, in *Eduquer pour l'ère planétaire*, Balland, Paris, 2003, p. 52.

<sup>3</sup> On retrouve dans cette confrontation le concept de **dialogique** désignant la nécessité de rechercher une « unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires, concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, mais aussi s'opposent et se combattent. Chez Hegel, les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure. Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes ». Edgar Morin, *La Méthode 5. L'Humanité de l'Humanité*, Seuil, Paris, 2001, p. 347 - 348.

<sup>4</sup> Cf. Gaston Bachelard in *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris, 12<sup>e</sup> edit. 1973, p. 10 : « Le temps des hypothèses décosuées et mobiles est passé, comme est passé le temps des expériences isolées et curieuses. Désormais, l'hypothèse est synthèse ».

<sup>5</sup> L'érudition n'est pas condamnable. Une bonne synthèse des acquis (toujours provisoires et approximatifs) d'une science est même une exigence incontournable. Ce qui est inacceptable, c'est le suivisme béat. Un article scientifique, comme l'indique la note suivante, doit concilier tout à la fois la considération due au devancier et la polémique (donc une certaine forme de subversion) sous la seule réserve qu'il ne s'agisse pas d'une agression au coin d'un bois mais d'un dialogisme constructif. Pour avancer, la science doit « dépasser ». Bachelard ne dit rien d'autre mais il ajoute simplement ceci : toute polémique doit rester de bout en bout « courtoise » car « tout processus scientifique est un processus de rectification infinie » dès lors qu'est admise l'idée que toute évidence première est approximation, donc source d'erreur.

<sup>6</sup> Il est utile de rappeler ici un passage célèbre du *Nouvel Esprit scientifique*, PUF, Paris, 1934, p.16 : « L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant ; elle hiérarchise les apparences, elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir reconstruit ses schémas ». Ce qu'indique en filigrane cette citation, c'est que la connaissance scientifique s'appuie solidement sur un patrimoine d'observations et de conclusions aussi disponibles et utiles que fragiles et contestables, qui doivent donc être constamment reconsidérées, reconstruites, remises en jeu dans un mouvement perpétuel d'adaptation à l'impermanence du monde. D'une certaine manière, donc, diachroniquement, la pensée scientifique est constamment en état d'inachèvement. À noter que quelques pages plus haut, Bachelard confirmait notre propos en disant que désormais, dans la science moderne, « l'hypothèse est synthèse » (p.10). Comme la mer de Valéry, une hypothèse est donc « toujours recommencée ».